

**Jana
Beňová**

Café Hyène

**Le
Ver
à Soie**

*This book was published with a financial support from
SLOLIA, Centre for Information on Literature in Bratislava,
Slovakia.*

*Ce livre a été publié avec le soutien financier de SLOLIA, Centre
pour l'Information sur la Littérature de Bratislava, Slovaquie.*

Titre original :

Café Hyena (Plán odprevádzania).

©Le Ver à Soie, Virginie Symaniec éditrice
pour la version française, 2015

© Illustration de couverture : Le Ver à soie,
Virginie Symaniec éditrice, 2015

ISBN : 979-10-92364-14-9

Jana Beňová

Café Hyène

Un plan d'accompagnement

Texte intégral

Traduit du slovaque par Diana Jamborova Lemay

Le Ver à Soie

Virginie Symaniec éditrice

Café Hyène

«*QUE DEVRAIT ENCORE VIVRE
URSULA APRÈS LA PAGE 399?*»

Rudolf Sloboda

I

Petržalka – Îles Galápagos

PETRŽALKA

THE SHADOW OF MY SMILE

PETRŽALKA

MY OWN STYLE

PETRŽALKA

THE SOUND OF MY HEART

PETRŽALKA

ALWAYS ON MY MIND

Un pétard vivant. Le voisin qui habite l'appartement à côté de celui de Ian et Elza est un monsieur âgé. Cela fait des années qu'il pense qu'Elza est le fils de Ian. Il la salue d'un « servus » vigoureux accompagné parfois d'une tape amicale.

Le voisin déteste les pétards. Chaque fois que les enfants commencent à les allumer, il va sur sa loggia et hurle : « Fils de pute ! » Encore et encore. C'est ainsi que commence la période de l'avent à Petržalka : Filsdepute-filsdepute.

Le voisin n'est pas un homme. En fait, c'est une sorte de pétard. Une capsule. Cette nuit, Elza débarque devant sa porte pour ne pas être obligée d'écouter à travers la cloison l'émission de divertissement qui passe à la télévision. Elle le prie de baisser le son. Il a les yeux qui brillent : un mélange d'alcool et de larmes.

– Bah, je ne sais pas, dit-il avec arrogance, plein d'énergie positive. C'est une émission pour venir en aide aux Tatraš¹, alors je pensais que tous, que tout le monde... pleurniche le voisin.

Elza quitte le palier, entre dans l'appartement, le téléviseur derrière la cloison ne hurle plus. C'est le voisin qui hurle maintenant.

– Les putes hongroises ! hurle-t-il encore et encore. Elza est allongée dans son lit, les larmes coulent sur son visage. Tout autour. Pour aider Petržalka.

Petržalka est un endroit où le temps ne joue aucun rôle. Un endroit où vivent des créatures dont l'autre partie de la Terre pense qu'elles n'existent plus, qu'elles ont disparu. De gentilles créatures, comme des méchantes. Les visages des cafards rappellent les dinosaures. La voix du voisin ne sort pas de sa gorge, mais des crocs d'un fauve.

Elza sort en courant sur sa loggia, prend une bouteille dans la poubelle et se penche du côté du voisin. Un aquarium vide trône du côté de la cloison. Elle jette la bouteille au milieu de l'aquarium et court se cacher dans son lit. Elle entend le voisin sortir à son tour. Un instant de silence. Elza tremble.

« Portugais bleu », lit le voisin étonné, un instant plus tard, sur les tessons. Et puis, un silence paisible tombe sur le pays.

Tous les murs jouent et parlent dans les appartements de Petržalka. Ici vous retrouverez les chansons que vous pensez avoir déjà été oubliées par le monde. Le temps est immobile, les postes sont depuis des années réglés sur la même radio. Le trait qui la matérialisait sur la bande des fréquences est tombé à l'intérieur du poste, au fond du « skansen² ». Elza a découvert que l'émission Fêtons les jubilés existe toujours à la radio. Enfant, elle l'écoutait déjà. À l'époque

¹Les montagnes en Slovaquie centrale à la frontière avec la Pologne, dévastées lors d'une violente tempête en 2004. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

²Skansen – « musée de plein air dédié au mode vie d'autrefois selon le modèle du Skansen à Stockholm en Suède ».

socialiste, on l'écoutait dans tous les salons de coiffure.

Elza prie le voisin de ne pas mettre le son si fort quand il écoute les chansons et les bons vœux. Le voisin se tient sur le pas de la porte, en caleçon, pieds nus. Il pleure. En écoutant l'orchestre d'harmonie, il s'était souvenu de sa mère décédée.

Les deux fils du voisin viennent lui rendre visite de temps en temps :

– Réveille-toi, papa ! Tu te laisses aller ! Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu m'appelles via le réseau tchèque sur le réseau Eurotel en Autriche ? Mais, je vais devoir payer tout ça, moi ! Regarde-toi, merde ! Réveille-toi ! Je te dis quelque chose et, deux semaines plus tard, tu ne te souviens plus de rien.

– Épargne-moi ces détails ! Je ne veux pas connaître les détails, supplie le père.

Elza décide de guetter les fils du voisin dans la rue devant la maison et de leur demander de ne pas diffuser leurs émissions familiales aussi fort jusqu'à trois heures du matin. Ce n'est qu'après une demi-journée passée près de l'entrée qu'elle réalise qu'elle ne parvient pas à les reconnaître parmi les autres jeunes hommes de Petržalka. Ils sont tous grands, costauds, avec des crânes rasés, et leurs visages ressemblent à des blinis³.

Elza. Le territoire au-delà du fleuve me semblait dangereux lorsque j'étais enfant. Avec mes parents nous habitons la Vieille ville. Le Vieux pont est au départ d'un chemin imprévisible – un trottoir à main gauche suspendu au-dessus de l'abîme dans lequel dévale le fleuve brunâtre. Une frontière où la promenade du dimanche se transforme en combat pour la vie. C'est pourquoi, seuls les adultes de plus de dix-huit ans devraient être autorisés à le traverser.

³ Il s'agit de « lievanec » – petite crêpe épaisse ressemblant au blini que les Slovaques mangent en plat principal accompagné de confiture ou de fromage blanc et de sucre.

En ville sur la berge, j'observe souvent Lunapark⁴ – la porte de Petržalka. J'essaie d'échapper au regard brûlant des sphinx. Ils gardent l'entrée, mais font semblant d'être enjoués. Des petits chevaux, des canards et des cygnes géants de toutes les couleurs parcourent un cercle fermé, hermétique. Ils tournent sur une piste délimitée, sorte de piège diabolique. Au-dessus d'eux, tournent des roues d'enfants qui crient et piaillent. Un mouvement circulaire impitoyable est en train d'engloutir le paysage.

Impossible de s'enfuir – impossible de casser la roue. Quelques enfants ont pris la mauvaise décision – les mains crispées, ils s'agrippent à la crinière indocile des chevaux factices et pleurent.

– C'est ça que j'appelle la vie, dit le forain. Il lève les yeux au ciel et accélère.

Certains jours, Lunapark a l'air d'être fermé, en panne. Seuls quelques manèges et un stand de tir sont ouverts. Les forains déambulent sur le site boueux. Des personnages tragiques rappellent l'Angleterre du temps où on utilisait les enfants pour ramoner les cheminées.

Ma respiration est coupée par la collision entre mon auto-tamponneuse bleue et une rouge. À chaque fois que nous parlons de fête foraine, mon père me raconte l'histoire du cygne qui s'est détaché avec deux petits enfants à l'intérieur.

Ma grand-mère entre avec moi dans un labyrinthe de miroirs et, quand nous n'arrivons pas à en sortir – aucun chemin, aucune porte, les miroirs ne sont pas des fenêtres, rien que moi et mamie, mamie et moi, et nos visages de plus en plus pâles dans les miroirs – au bout d'une demi-heure, nous commençons à appeler l'homme qui nous a vendu les billets pour qu'il nous sorte de là. Pour qu'il nous montre le chemin.

Quelques années plus tard, maman et grand-mère se perdront à Petržalka. Elles prendront le bon bus, mais dans le sens inverse. Au lieu de les amener en ville, il les amènera de plus en plus profond dans les entrailles de la cité.

⁴ Lunapark – fête foraine permanente à Bratislava du côté de Petržalka.

Lorsqu'elles descendront, effrayées, il neigera et fera déjà nuit. Jamais elles ne réussiront rentrer à la maison, jamais elles ne retrouveront leur chemin.

– S'il vous plaît, comment pouvons-nous retourner à Bratislava ? demandera précipitamment maman à une jeune fille à l'arrêt du bus.

– Mais vous y êtes déjà... Ici vous êtes à Bratislava, s'étonnera la jeune fille.

Maman esquissera un sourire impuissant :

– Je veux dire, à la ville de Bratislava.

Une fois le pont traversé, maman demandera à la grand-mère si elle a remarqué le visage curieux qu'avait la jeune fille. Comme un blini au fromage blanc.

Quand nous voulons coucher ensemble pour la première fois, Ian m'annonce qu'il habite à Petržalka. Je ne frémis même pas. (Je me rends compte que je n'ai pas frémi.)

Le pont est dangereux, surtout quand on le traverse à pied. Le fleuve est trop près. La frontière entre l'eau et l'air lance un défi. J'ai peur de sauter d'un coup. Sans préparation, sans une seule idée noire, sans l'onomatopée « hop », sans aucun drame ou prises de décision – mes pas réguliers sont tout simplement remplacés par un saut.

C'est l'hiver que j'ai la plus grande envie de sauter. On se sent impénétrable et intouchable sous les couches de vêtements chauds. On rêve de changement. Comme un nomade qui rêve de changer d'horizon, je rêve de changer d'état en hiver. Plutôt qu'un pas trébuchant et incertain sur la surface du pont gelé, un saut serait un envol. Puis viendrait l'instant entre-deux. Prolongation du moment où je suis déjà allongée dans l'eau, mais où l'eau n'aurait pas encore atteint mon corps à travers les couches de mes vêtements. Elle ne ferait que pénétrer lentement, lourde et verte comme les bonbons à la menthe – elle remplirait mes poches, elle entrerait dans mes chaussures.

Un blini est monté dans le bus. Il a étalé ses gros bras tatoués devant moi. J'ai préféré fermer les yeux. Pour ne pas être obligée de regarder ces silhouettes trottant dans les flammes, ce visage de blini encadré par le paysage lunaire derrière la vitre. Je me suis alors laissée emporter et trimbaler les yeux fermés.

Peut-être était-ce justement à cause de ces tableaux de Petržalka que Ian avait temporairement perdu la vue il y a quelques années. Il avait préféré ne rien voir, ne pas regarder tout autour, ne rien suivre du regard, ne pas être obligé d'observer Petržalka.

Ian se rappelait de son ami d'enfance qui avait émigré au Canada en soixante-huit et qui était venu le voir une fois, des années après. Il est resté un moment à regarder par la fenêtre de l'appartement de Petržalka – il n'est plus jamais revenu voir sa ville natale.

– Alors c'est comme ça que tu vis maintenant, a-t-il dit. Il a tapoté Ian sur l'épaule et est rentré chez lui, sans laisser de traces. Il ne s'est plus manifesté. Petržalka lui avait coupé son souffle canadien.

Je n'ai jamais aimé les gens tatoués. Ils me rappellent la tôle et les bateaux de pirates. Ou un ouvrier ivre dans un tramway l'été. Nous rentrions avec maman de la piscine.

– Tu veux ma photo ? avait hurlé sur maman l'ouvrier à la sirène, au cœur percé et au prénom Carmen tatoués sur son bras.

– Je ne vous regarde pas, avait répondu maman, et nous nous étions déplacées dans une autre voiture du tramway.

Parfois je crois que Ian n'a pas perdu la vue à cause de Petržalka. Peut-être était-ce à cause de moi. Il ne supportait plus de regarder notre vie en commun. Comme s'il s'était agi d'un tatouage. Il s'était déplacé dans l'autre voiture.

Et son ami canadien n'est plus jamais revenu en Slovaquie, car il avait réalisé qu'il ne pourrait sauver personne des griffes de Petržalka. Même pas son premier copain et commandant de l'armée des enfants.

Après que Ian eut retrouvé à nouveau la vue, il a commencé à haïr les choses qui lui rappelaient la cécité. Les galets glissants au fond des rivières, les lacs et les mers, la boue, les films *Dancer in the dark* et *Ray*, les lunettes de piscine et les aliments aux couleurs sombres (bœuf, champignons noirs chinois, cuisses de dinde).

Désormais, il ne voyait plus que d'un œil.

Les blinis adorent le culte de la mort. Les crânes rasés sont des signes de nécrophilie. Ils détestent tout ce qui se fraie un chemin vers la lumière, tout ce qui germe, jaillit, essaie de percer la coquille. C'est de l'os nu, brillant, qui leur plaît, du crâne, du pur calcium. Les cheveux des blinis n'ont leur chance qu'une fois sous terre. C'est là, où pour la première fois, ils poussent timidement sur les crânes, comme du duvet.

– Tiens ! Tiens, qu'est-ce que c'est ? crie un petit garçon sur une terrasse à Petržalka en agitant les mains dans l'air comme un oiseau.

– Rien, répond son copain.

– Ça s'appelle un salut nazi, dit le petit garçon, et il continue à agiter les mains.

Il décollera un peu.

Elza et Ian faisaient partie des desperados de Bratislava. Ils ne travaillaient pas pour une agence de publicité et n'essayaient pas d'économiser pour s'acheter un meilleur appartement ou une voiture. Ils passaient souvent leur temps dans des cafés chics. Ils dépensaient tout l'argent qu'ils gagnaient en nourriture, boissons et cigarettes. Ils se comportaient comme des étudiants (leur slogan : *le seul argent jeté par les fenêtres est celui qu'on a épargné*). Ils ont rejoint le cercle insouciant des gens qui n'achètent que

ce qu'ils peuvent évacuer (pisser, chier, expirer) – recycler dans les vingt-quatre heures.

C'est justement grâce à ces desperados que les cafés et les restaurants en ville, où tout coûtait cent fois plus que ce qui serait supportable, pouvaient fonctionner.

De temps en temps, ils appréciaient avec beaucoup de bonheur d'être logés dans d'autres maisons – chambres d'hôte ou hôtels. Peu importe la ville dans laquelle ils étaient. C'était une jouissance que d'habiter ailleurs qu'à Petržalka. Ils rentraient de voyages toujours avec la peur de ce qui pouvait encore les attendre derrière la porte de leur propre appartement.

Elza. Certains ont la chiasse quand ils font un voyage en Égypte. Nous, nous l'avions à chaque fois que nous rentrions à la maison. À Petržalka.

Elza et Ian faisaient l'amour. Des voix d'enfants-führers qui jouaient devant l'immeuble résonnaient dans la chambre. Des cris. Des injures. C'était l'automne. Une lente obscurité. La jouissance de l'homme et de la femme se mélangeait à la vulgarité des cris d'enfants. Ils faisaient l'amour en silence et avec humilité. Ils se regardaient dans les yeux. Comme des Juifs cachés dans une cave.

Chaque ville célèbre a ses points de vue. Vous regardez, et la ville se retrouve d'un coup à vos pieds, vous la voyez comme sur une main, toute rassemblée. À certains endroits, il y a des cafés où vous pouvez vous acheter l'eau ou le vin les plus chers de la ville.

À chaque point de vue vit un petit vieux. Avec des cheveux blancs le plus souvent. Il se tient debout, discrètement, dans un coin et observe ceux qui regardent. Il les tient sur sa main, tous rassemblés.

Il s'approche des inoffensifs, fixe leur visage un moment. Puis ses mains décollent en l'air et il commence à débiter les noms des bâtiments et des monuments célè-

bres. Son doigt pointé saute d'un bâtiment à l'autre comme s'il jouait une partie d'échecs avec la ville et déplaçait les bâtiments discrètement. Il continue, même si vous lui dites que vous connaissez bien la ville. Ainsi que les bâtiments et les monuments. Que vous n'êtes pas un touriste. Que vous êtes né ici et ne la quittez que pendant les mois brûlants d'été.

Une fois son discours fini, il tend la main et demande trois euros pour se payer un café.

Elza. Je suis le petit vieux de Bratislava. J'attends sur la colline du Château. C'est ici que se trouve le point de vue d'où on peut le mieux observer les touristes. J'observe et je choisis. Puis, je m'approche de mes victimes, fixe leur visage un moment, tends ma main au loin vers l'autre rive et montre la ville blanche derrière le fleuve : Petržalka, Pe-tr-žal-ka...

Je suis un peu comme la copie conforme du petit vieux Freud au moment où la Gestapo l'a convoqué. Ils ont emmenagé juste en face de son appartement (Berggasse 19). Leurs fenêtres face à ses fenêtres. Avant qu'ils ne l'autorisent à quitter le pays, il a dû signer qu'ils ne lui avaient fait aucun mal. Le petit vieux a signé et ajouté la phrase : « Je peux cordialement recommander la Gestapo à tous. »

Les Muezzins. Les voix arrivaient. Elles donnaient des coups derrière les murs, descendaient d'en haut, frappaient les plantes de pieds. Chant rythmique des muezzins de Petržalka. Il réveillait Elza tôt le matin. Avant l'aube.

À l'étage du dessous habitait une vieille femme avec une mère paralysée. Elles restaient tout le temps à la maison et les deux étaient presque sourdes. Leur dialogue sans fin commençait avant l'aube. Elles se réveillaient tôt, elles ne pouvaient plus dormir. Tous les matins les deux vieilles disséquaient l'existence – la leur et celle des autres. (Depuis le début.) Elles tenaient aux ragots comme on tient à la vie.

Elza était allongée sur son lit. Les voix montant de l'appartement du dessous la dérangent. Elle avait l'impression que les vieilles croassaient dans l'oreiller sous sa tête. Elles y étaient chaque matin. Depuis l'origine du monde. Leur ménage de vieilles pulsait sous sa tête.

– Maman, t'es jamais contente comme patiente, braillait la première vieille sur la deuxième. T'es sans arrêt énervée. Tu te plains des médecins, des infirmières, de la dialyse. T'es jamais contente. Et, dans cette salle commune, toutes les autres petites vieilles restent allongées en silence, elles n'ouvrent même pas la bouche...

– Parce qu'elles sont idiotes, croassait la seconde vieille.

Et le soleil continuait à se lever, et d'autres voix se joignaient à elles.

Je peux cordialement recommander Petržalka à tous.

Hurllements stridents de la jeune fille, nourrie aux films pornos, qui crie en faisant crac-crac comme si on la coupait en deux. Du côté gauche, on entend le monologue de la femme déçue.

– Vous m'avez soulée, et ensuite, vous avez vendu en cachette l'ancienne horloge, espèces de cannibales ! Cet appartement est ma propriété. Un coup de pied au cul pour vous tous. Pourritures, barrez-vous d'ici ! Vous niez tout, me volez les serviettes, m'abîmez la vaisselle. Quand ce sont vos affaires, vous les gardez sans les abîmer !

L'appartement s'est empli d'une musique bruyante. Jusqu'au bord de l'éclatement. Les meubles et Elza ont tremblé. Quelqu'un est sorti sur le balcon :

– C'est fini ! Tu entends ? Nous deux, c'est terminé ! Je t'ai beaucoup aimé mais là, tu m'as terriblement offensée ! Tu peux t'en foutre maintenant. Je t'aime, mais toi, ne t'occupe plus de mes oignons ! Et ce n'est plus ton affaire de savoir combien j'ai de bitesdansmachatte !

Elza est sortie de l'appartement en courant. Elle pensait ne plus jamais y revenir. À la maison !

Elle se promenait dans le quartier résidentiel de Palisády. Elle regardait les fenêtres éclairées. Dans la rue ré-

sonnait le doux son de ses propres pas. Le silence irradiait. Son souffle était profond et régulier.

Il s'était accéléré dès qu'Elza avait à nouveau franchi le pas de porte de son appartement. Une mer de galets glissants et boueux comprimait son ventre. Le silence régnait dans la pièce. Elle attendait. Comme une biche prise au collet. Comme un lièvre prêt à bondir.

Les muezzins lui faisaient penser à des chauves-souris. Des souris aveugles dotées d'ailes qui produisent du son en continu. Elles se font guider par l'écho de leur voix, définissent leur position grâce à l'azimut, savent où elles se trouvent. Elles s'orientent dans le monde selon la façon dont les choses autour, créatures et paysages, leur renvoient l'écho de leur signal. Elles produisent des sons et cherchent ainsi leur propre place. Ce sont des créatures sonorisées qui suivent leur propre écho. Comme les gens qui causent avec leurs téléphones éternellement collés à la joue. Qui causent vite et de manière ininterrompue en écoutant l'écho de leur bla-bla. Ils cherchent à savoir où ils se trouvent, dans quel filet ils se sont fait prendre.

Un peu comme les aveugles qui ont peur du noir et qui chantent tout bas. Comme les gens qui vivent seuls dans des appartements sombres et allument le téléviseur dès le matin pour faire entrer la vie.

Comme le vieillard baratineur racontant toujours les mêmes histoires. Des histoires qui exigent d'être racontées encore et encore. Améliorées pour ne pas perdre leur place. Pour pouvoir prendre appui sur quelque chose. Pour ne pas casser le fil.

Elza. Les voix sont envoûtantes. Elles se fraient leur chemin à l'intérieur du corps. Défrichent progressivement tous les chemins. Certaines ferment les portails à jamais, brûlent les ponts. Obstruent les ouvertures.

– C'est quoi cet État de merde ? crie le voisin.

Il rit comme un fou. Je suis aux toilettes et essaie de pisser. Le voisin rit et crie. Sa voix m'étreint comme une

ceinture trop serrée. Comme des sangles. Elle entre dans ma chair. Le temps que je serai obligée de l'écouter, je ne réussirai pas à pisser.

Le voisin est un personnage aux accents bien marqués.

On n'entend pas les voix des muezzins en ville. Le fleuve leur barre le passage. Il ne transporte pas leurs cris. Il engloutit leurs appels par son propre silence. Silence sans concurrence.

Les muezzins sont impuissants sous l'eau. L'eau engloutit les mots, les histoires, les cris. Le bruit terrestre, son sens ainsi que son intensité. Ils reculent devant elle. Quelques pas en arrière – à la maison – à Petržalka. Ils se retirent comme des rats.

Une ville traversée par une rivière a un avantage par rapport à une ville sans rivière. Il n'est pas nécessaire de procéder à la dératisation d'un seul coup. Une ville sans rivière doit être dératisée en une journée. Pour empêcher les rats de passer de la partie empoisonnée aux endroits encore non traités. Une ville traversée par une rivière peut être empoisonnée en deux fois.

Lorsqu'Elza quitte l'appartement le matin, Ian est assis nu sur sa chaise en train d'écrire. Rentrant le soir, elle ouvre la porte de la chambre et s'étonne de voir l'homme toujours nu, assis et en train d'écrire sans avoir changé de position. Lorsqu'elle le lui fait remarquer, il se tapote le ventre et les cuisses avec joie comme s'il les voyait pour la première fois. Il se réjouit du son vivace qu'ils produisent sous sa main.

Ce printemps-là, Ian et Elza ont commencé à vivre dans leur ville comme en vacances. Comme à l'étranger. Ils lisaient des heures durant au Café Hyène.

Ils écoutaient et observaient les gens autour d'eux. Ils se maintenaient eux-mêmes en état de faim pour rester vigilants. Ils dépensaient beaucoup d'argent. Comme toujours, juste avant l'effondrement. Ils le gaspillaient. Ils étaient sans arrêt en train de noter quelque chose.

Ils se rencontraient au café deux fois par jour et partageaient la même table avec un autre couple – Rebeka et Lukas Elfman. Il était évident que ce quatuor n'était formé que d'artistes. Rebeka était une amie d'enfance d'Elza, Elfman l'avait épousée alors qu'elle sortait tout juste de l'adolescence.

Au Café Hyène ils vivaient tous de leur bourse. C'est là, que la vie ralentissait comme pendant une croisière.